

***Route one, U.S.A.*, de Robert Kramer**

Michel Euvrard

Number 46, November–December 1989

Cinéma documentaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24487ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Euvrard, M. (1989). Review of [*Route one, U.S.A.*, de Robert Kramer]. *24 images*, (46), 47–47.

ROUTE ONE, U.S.A.

DE ROBERT KRAMER

Route One, U.S.A.
«Le documentaire
et la fiction se
mettent l'un
l'autre en
mouvement.»



Route One, U.S.A. raconte le voyage du nord au sud des États-Unis, de la frontière canadienne à Key West, de deux Américains qui ont vécu une dizaine d'années en Europe et en Afrique. L'un, Doc (Paul McIsaac) promenait déjà sa gueule, sa carrure, son costume noir et son attaché-case dans *Doc's Kingdom*, le précédent film de Robert Kramer (1); il y était un homme malade, au bout du rouleau, au bout d'un quai dans un port portugais au bout du monde. C'est lui qu'on retrouve à l'écran dans *Route One, U.S.A.*, guéri apparemment, toujours mené, on le verra, par sa vocation de «médecin sans frontière». L'autre, celui qui a décidé et qui conduit le voyage, le moteur de l'entreprise, demeure invisible: c'est l'interviewer, le témoin, le cinéaste; pour parler de lui, Kramer dit: «Robert».

En Nouvelle-Angleterre «Robert» filme un meeting de chrétiens fondamentalistes, le candidat Pat Robertson en visite chez ses partisans et un ancien combattant croyant et patriote parmi les objets de sa collection. À Bridgeport (Conn.) il interviewe, sur fond de gratte-ciel, d'entrepôts et de chantiers, un jeune P.D.G. dynamique. Pendant tout ce temps, Doc a rencontré ou retrouvé une Cubaine installée depuis longtemps aux États-Unis qui dirige et anime une soupe populaire, et il aide à servir les repas. Ainsi pendant tout le film Doc rencontrera des gens, se fera ou retrouvera des amis, agira, s'engagera, pendant que «Robert» filmiera des aspects de la réalité américaine — y compris les épisodes dans lesquels Doc joue un rôle, tient son personnage — sans s'impliquer directement, en témoin, en documentariste. Les intentions et le sens du film n'apparaissent qu'indirectement par rapprochement, recouplement et comparaison. Il y a incompatibilité implicite mais évidente entre la tradition américaine que prétendent représenter les chrétiens fondamentalistes, les partisans de Pat Robertson, celle de la libre entreprise au sens capitaliste qu'incarne le jeune P.D.G. de Bridgeport d'une part, et de l'autre la tradition de Walt Whitman, de Thoreau, l'auteur de *Walden* et de *La désobéissance civile*, de John Brown, premier militant de l'émancipation des Noirs, tradition dont Kramer

se réclame puisqu'il ouvre le film sur une citation de *Song of the open road*, nous mène à Walden Pond et à Concord, et à Boston devant le monument aux soldats du premier régiment noir de l'Union.

Ainsi ce qui s'annonçait comme un «road movie» est-il aussi autre chose, et l'espace, le parcours, le véhicule ont moins d'importance que les étapes: New York, Washington, Fort Bragg et l'entraînement des parachutistes, le Sud, Miami et enfin Key West. Au mouvement linéaire qui pousse Doc et «Robert» du nord au sud se greffent des épisodes qui mettent en évidence des couples de contraires, des tensions successives autant à l'intérieur de la société américaine (comme l'écrivait Dos Passos dans les années 30: «All right, we are two countries») qu'entre Doc et «Robert», le premier toujours tenté de s'arrêter, de s'enraciner là où il peut être utile, à la soupe populaire, à New York dans un dispensaire de quartier pauvre et finalement dans un hôpital de Miami; le second décidé à poursuivre le voyage, après avoir laissé derrière lui sa Nouvelle-Angleterre natale («He has come back, dit Kramer, but not back home»), à pousser jusqu'au sud des États-Unis s'ouvrent sur le reste du continent, sur le Sud. Le sentiment de la responsabilité sociale l'emporte chez Doc, chez «Robert» celui d'une responsabilité, disons esthétique, envers le film à poursuivre; chez l'un le goût des contacts humains, chez l'autre le plaisir de passer outre.

Au parcours de l'espace géographique se superpose une réflexion sur le temps, sur l'histoire et les rêves américains; mais il y a également dans *Route One, U.S.A.* une réflexion en action sur le cinéma, le documentaire et la fiction se mettant l'un l'autre en mouvement comme Kramer s'est dédoublé en Doc et «Robert»; sur le cinéma, la réalité, «l'objectivité» et le point de vue. Dans cette optique, *Route One, U.S.A.* n'est pas indigne de *Voyage en Italie*, du maître que se reconnaît Kramer, Rossellini. ■

MICHEL EUVRARD